

# U. R. S. S. 1936

Combat - Décembre 1936

« Ce climat où l'inespéré pouvait éclore » : ainsi M. Gide, dans son « Retour de l'U.R.S.S. » désigne l'U.R.S.S. Elle aura été, en effet, pendant quelque vingt ans, le lieu des convoitises humaines les plus totales, des espoirs les plus déchainés, des renouvellements les plus implacables. Là devait pouvoir devenir chair et vie une idée du bonheur humain qui ne laissait place ni à l'incertitude ni à l'inquiétude. Là se forgeaient les moyens de ce bonheur, où la satisfaction définitive ne pouvait manquer d'être accompagnée du plus grand destin dont puisse rêver un être : maîtriser le monde, lui imposer les formes gratuites de son esprit et ses exigences pures, le transformer jusqu'à ce qu'il ne soit plus que le serviteur docile d'un bonheur sans ombre et d'une grandeur sans défaillance.

Pour la première fois peut-être, il nous est aujourd'hui donné de poser les questions qu'appellent d'aussi grands espoirs, avec la chance d'y répondre par des paroles assez hautes. Car il ne s'agit pas seulement de savoir si les tracteurs russes fonctionnent bien, si les récoltes sont abondantes, si même la liberté politique est assurée et la vie privée assez respectée. Il s'agit de tout cela, mais seulement dans la mesure où tout cela permet à l'homme ou ne lui permet pas d'être plus heureux peut-être et surtout plus humain, c'est-à-dire plus grand. On a discuté l'U.R.S.S. à coups de statistique sur la Banque du Dnieprostroï, les Plans Quinquennaux, la récolte à l'hectare et le pouvoir renaissant des propriétaires terriens. Tout cela a son importance. Mais, outre qu'il était difficile de se reconnaître dans ces quintaux qui ne pesaient pas le même poids qu'en France, ces roubles dont la valeur changeait avec les lieux, les époques et les possesseurs, il restait toujours possible qu'une production momentanément moindre, et même de grandes restrictions aux initiatives individuelles eussent en définitive préparé une société plus humaine que ne le pouvait faire notre lâcheté libérale.

C'était là le seul problème qui comptait : savoir ce qu'il en était en U.R.S.S., du destin des hommes. Le récent procès dit des « Terroristes », et ceux qui lui ont fait suite, les lettres et la brochure de Victor Serge, enfin la *Révolution trahie* de Trotzky et surtout le *Retour d'U.R.S.S.* d'André Gide portent justement le débat où il doit l'être et permettent de l'entendre sur les pièces valables.

Le témoignage de Victor Serge développe et précise les conclusions que l'on pouvait tirer du procès Kamenev-Zinoviev : il n'y a pas de liberté en Russie des Soviets, ni pour l'expression de la pensée politique ni pour sa propagande. Jusqu'à présent, on pouvait nous répondre : il n'y a pas de liberté pour les serviteurs plus ou moins déguisés de la réaction et, comme il faut défendre l'homme nouveau contre les habitudes tenaces de l'humanité d'hier : supersti-

lions, forçés de vie archaïque, toutes choses déshonorantes ; comme il faut construire cet homme nouveau à force de travail conquérant, il n'y a pas de liberté pour qui veut faire régresser l'humanité. Mais aujourd'hui de telles excuses ne valent plus. En vingt ans, l'humanité nouvelle a été préparée : par l'école, la presse, les manifestations de masses, et Staline en promulguant une constitution démocratique, égalitaire, en répudiant le communisme de lutte pour un communisme de stabilisation déclare lui-même au monde que le règne du normal est arrivé. C'est l'heure que l'on choisit pour exécuter des hommes par dizaines, en déporter par centaines. Qui sont ces périlleux adversaires du régime, Victor Serge le dit : « De nombreux jeunes communistes sont arrêtés à Minsk, si dangereux, écrivent les journaux soviétiques, qu'ils poussaient l'impudence jusqu'à discuter entre eux de la possibilité d'édifier le socialisme dans un seul pays ». Que ce vieux débat de l'orthodoxie léniniste soit devenue raison d'incarcération, c'est un signe que recourent les noms, les fonctions, le passé, de tous les autres accusés et condamnés. C'est l'Association des « Vieux-Bolchevistes » que l'on dissout, ce sont tous les survivants de la révolution d'octobre qui sont suspects, « tous les anciens membres du Bureau Politique de Lénine sont tenus pour complices des terroristes », prouve Victor Serge au milieu de dix pages de noms, de chiffres, de dates.

Tel est l'état de l'émancipation de l'homme et particulièrement de la liberté politique au pays des Soviets : la continuation des « traditions qui remontent à Ivan le Terrible », le « mépris de la vie humaine », « une sûreté générale toute puissante » qui « tient l'individu en lui refusant le pain, le vêtement, le logement, le travail », enfin la vie, et le garde ainsi « à la discrétion de la machine », tels sont les caractères principaux du régime, aux yeux du communiste Serge, après ses quinze ans de vie en U.R.S.S.

Du moins, un tel « encadrement » de la vie a peut-être eu pour effet d'en élever le niveau matériel : un certain bonheur, une certaine richesse physique ont peut-être été achetées au prix de tant de démissions ? Écoutons Trotzky : il y a des palais, des théâtres, des maisons pour les soviets, des clubs pour les officiers, un métro luxueux et cher (celui-là même qui fit pâmer notre Luc Durtain)... mais il n'y a pas de maisons d'habitation pour les ouvriers qui ne sont pas de l'« élite », c'est-à-dire qui ne sont point mis au service du parti par la dénonciation ou dans sa bureaucratie. Les ouvriers « décorés », les stakhanoviens s'achètent des phonographes, mais les autres n'ont pas de boîtes de conserves pour améliorer l'ordinaire du poisson sec et du gros pain que décrit André Gide. Il y a des jardins d'enfants, mais ils sont réservés aux fils de la nouvelle aristocratie...

On se prend à espérer que ces ouvriers de

choc, ces policiers, ces bureaucrates, ces membres choisis du parti, cette aristocratie soit au moins d'une réelle valeur humaine. Alors, l'expérience soviétique aurait un sens : à travers la souffrance, à travers la misère, à travers l'inégalité renaissante, se serait vraiment forgé un nouveau modèle d'homme, une nouvelle élite, une grandeur à imiter ou à suivre...

C'est ici que les griefs deviennent les plus graves, les plus hauts, essentiels. On ne s'étonnera pas que le témoignage le plus riche soit, bien au dessus de celui de Trotzky, celui d'André Gide. Quel est le ressort de cette aristocratie, sa raison d'être, sa justification ? Des bureaucrates, des policiers, des délateurs serviles peuvent difficilement être des héros, des êtres de valeur propre. Que leur demande-t-on ? D'abord de renoncer à cet esprit « libéral » qui s'interroge, délibère ; un secrétaire général de jeunesse communiste demande à ses camarades (au témoignage de Trotzky) de « cesser de discuter comme s'ils décidaient ». Ce qui compte seul, c'est la soumission, l'obéissance au chef, la discipline. Ce ne sont pas les valeurs qu'on attendait du pays où la conscience humaine devait parvenir à l'entière disposition de soi, mais du moins sont-ce de hautes valeurs si leur justification est humaine. Soumission, obéissance, fidélité, un bel exercice humain, mais qui n'a valeur absolue que par les justifications qui lui sont données. La fidélité communiste n'est qu'un répugnant formalisme, non fidélité à une ligne spirituelle, mais à une machine de puissance. La soumission n'est là qu'hypocrisie, sans adhésion intérieure, sans recherche de cette adhésion, sans souci du rapport intime entre le cœur de l'homme et la discipline qu'il assume. Quoi de plus odieux, quoi de moins humain qu'un système qui appelle l'homme à abdiquer son destin propre au service d'un destin collectif plus grand et qui, dans le fait, ne se soucie point de celui-ci mais de l'édification d'une immense machine de gouvernement ? Quoi de plus répugnant dans le mensonge que d'obliger l'homme à participer aveuglément à cette vie de machine en exigeant qu'il proclame la liberté de son destin ? Un univers qui prétend se passer de métaphysique et qui réduit la vie intérieure à cette torsion sur soi est jugé en son centre même : on se doute des hommes qu'il peut engendrer.

« Une culture socialiste, dit Trotzky, ne se juge pas sur le savoir qu'elle fournit ou sur les parfums, surtout quand il n'y a que 15 % de la population à en jouir. » Il faut donc s'arrêter d'abord à la faillite matérielle du régime, montrer, comme le fait si élégamment Gide, que la décadence de la qualité n'a pas empêché ces marchandises « repoussantes » d'être encore cependant en trop petites quantités. Mais il faut surtout passer outre et montrer que cette

absence de bonheur matériel n'a pas été le prix de la grandeur spirituelle.

Il y a quelque chose d'infiniment respectable et de tragique dans le témoignage de M. Gide. Cet homme dont tout le drame a été le souci d'acquiescer pour l'individu un dépassement autre que le spirituel, de cultiver une différence personnelle, un destin qui ne fût pas de l'au-delà mais du présent, s'est soudain trouvé devant un monde qui avait tenté de réaliser cet « inespérable »... et il a rencontré d'affreuses maisons, d'affreux « intérieurs » toujours pareils, « interchangeable ». Semblablement interchangeable était le destin des hommes que ces foyers contenaient. Ecœuré par un monde de destins bourgeois, sans grandeur dans leur variété semblable, celui qui cherchait de grands destins égaux rencontre un monde pour lequel la formule usée de nivellement par en bas se renouvelle tragiquement. Les mises sont uniformes, et aussi les esprits : cette uniformité même est la raison de leur bonheur. Ils sont heureux, car ils le sont, mais leur bonheur est fait d'ignorance, d'une comparaison faussée : ils se regardent par rapport au monde, et on leur dit : vous êtes plus heureux que le reste du monde. Et ils ont été heureux non de ce qu'ils ont cru avoir plus que les autres, ils sont heureux de ce que les autres n'ont point. « Leur bonheur est fait de confiance, d'espérance, et d'ignorance », dit M. Gide, et ce sont là justement les choses qu'il fallait faire disparaître du monde. Cette humanité en marche est dès maintenant une humanité arrêtée. Ce monde de conquérants est en train de devenir un univers de satisfaits : la culture qu'il se donne n'est plus employée qu'à se gargariser de soi, à s'enquérir de ce qui prouve la supériorité du monde communiste sur l'autre.

...Et, sommet du drame, l'esprit critique, cette auto-critique dont on s'est tant vanté ne sert plus qu'à connaître si l'on est bien « dans la ligne ». C'est par rapport à quelque chose de tout fait, à un système perfectionné en dehors de l'individu, que tout se juge et que l'individu se juge lui-même...

On voudrait pouvoir s'engager avec M. Gide dans le problème qui se pose ici. Il reste celui qui l'opposait à Barrès au temps de « Prétexes » et des « Nouveaux Prétexes » : comment enrichir l'homme, et qu'est-ce donc que l'homme ?... Ce qui est désormais certain, c'est que la faillite matérielle et politique de l'U.R.S.S. n'a pas même été le prix d'achat de la nouvelle grandeur humaine qui était promise.

Le monde, le lourd poids du monde, retiré des états politiques et sociaux d'un univers normal, est retombé tout entier sur l'homme, et l'homme a été écrasé.

Jean de FABRÈGUES.

